



« On y croit sans y croire »

Aude Ventura

Quel succès !

Ayant restreint l'accès aux volontaires, les animateurs du Café Philo doivent congédier des élèves afin de limiter le nombre de participants à... 40 ! Quelques philosophes en herbe, tenaces, se contentent alors d'une place derrière la fenêtre ouverte, debout. C'est que le mérite, ça leur parle, d'une part dans leur scolarité, activité exercée la moitié de leur temps éveillé, et d'autre part dans la société à laquelle ils appartiennent et sur laquelle ils ont certainement un regard critique.

Cette édition du 19 mai, dont le thème est « L'idée du mérite a-t-elle un sens ? », est marquée par deux principaux résultats. Le premier est que la plupart des philosophes potentiels s'accordent sur le caractère pour le moins relatif du mérite. Le second est la frustration ressentie à l'issue de cette séance, à la fois par les adolescents et par les adultes. Cette frustration est, pour ma part, un indicateur de la réussite de ce Café Philo et je m'attache à le démontrer. Mais, avant cela, ce compte-rendu propose de la soulager en approfondissant les pistes empruntées lors du débat.



« Le mérite : on y croit sans y croire. » Cette phrase de **Tiney** (1STLA) m'a marquée et j'ai souhaité l'exploiter. Elle est très significative et très puissante. Elle résume parfaitement notre relation au mérite. D'une part, elle évoque la notion de croyance, définie ici comme une opinion qui, sans être religieuse, a le caractère d'une conviction intime. D'autre part, elle concentre au moins trois problèmes. Je la décline donc selon trois questions, certes, examinées lors du débat car pressenties par les jeunes, mais qui, selon moi, doivent être davantage creusées.

Le mérite : ça fonctionne... mais pas toujours.

« On y croit [...]. » Possible traduction : « L'idée du mérite a des effets bénéfiques. »

Dans le domaine social, le mérite présente l'intérêt d'assurer « l'égalité des chances et la justice sociale ». Par exemple, « la bourse sur critères sociaux permet à tous les étudiants de préparer des diplômes » (**Quentin**, TGB). C'est l'objectif affiché du mérite tel que défini au XVIII^e siècle. En effet, comme nous le rappellent Norbert Samouna et quelques élèves, il n'était plus question d'hériter d'avantages sociaux, il fallait les gagner. Le mérite, valeur républicaine d'alors, fut « une arme pour les pauvres ». Ainsi, « les Bourgeois ont remplacé l'aristocratie ».

En psychologie, le mérite a le potentiel d'augmenter la motivation et, par conséquent, en cas de réussite, la confiance en soi et l'estime de soi. **Simon** (1GB) l'exprime dans un domaine qu'il maîtrise, l'école : « D'un échec, un élève tire du positif : "je vais faire plus d'effort." » Dans le domaine de l'addictologie, Ulysse Vannièr nous donne comme exemple un cas d'école. « Un individu qui a un problème avec l'alcool sait que, lorsqu'il passe devant un bar, il est très tenté d'aller boire du vin. Comme il est conscient de cette faiblesse,

il peut décider de prendre un autre chemin. C'est peut-être là que se tient le libre arbitre, le pouvoir de décision de l'individu. » En effet, quand l'individu en question aura réussi à prendre un autre chemin et à ne pas boire son vin préféré pendant un mois, il aura le mérite d'avoir résisté et son effort sera récompensé, par une meilleure santé physique et, ce qui nous intéresse ici, par une estime de soi grandie. Se mettra alors en place un cercle vertueux.

« [...] Sans y croire. » Traduction analogue : « L'idée du mérite a des effets délétères. »

Certains philosophes latents sentent bien ces effets dans la société. Au mieux, ils trouvent l'idée du mérite inefficace : « Le mérite ne réduit pas les inégalités. » (**Lou**, TGD) ; « On a envie d'avoir la même chose avec le même effort, mais ça ne marche pas ! » (**Justine**, TGD) Au pire, ils la trouvent aggravante : « Le mérite est à la base des inégalités. » (**Yan**, 2^{nde}16) ; **Lou** s'insurge que certains (les plus riches ?) invoquent le mérite pour justifier ces inégalités. Ces effets néfastes du mérite commencent à l'école. « Les examens et concours [sont] censés certifier les mérites de chacun. » [1] Cette affirmation présuppose que les mêmes chances de réussite sont offertes à tous. Une condition nécessaire à cette égalité des chances est l'égalité des conditions dans lesquelles on étudie. Si elle est mise en place à l'école, qu'en est-il dans l'environnement familial et social ? Ce dernier peut ronger la motivation, l'envie de faire des efforts, pour peu que papa ou maman répète souvent que « l'école, ça ne sert à rien » parce qu'elle l'a mis(e) en échec. L'héritage semble encore peser bien lourd dans la balance. **Tiney** (1STLA) attribue à ce dernier un caractère « très inégalitaire. "Je mérite car mes parents ont travaillé." Pas d'accord. » Dès lors, j'ose rectifier : au mieux, les examens et concours certifient, non pas le mérite, mais le niveau de chacun. J'ajoute « au mieux » car **Floriane** (1STI2D4) nous signale que « le bac COVID et le brevet COVID ont été donnés à des élèves qui ne travaillent pas ».

En psychologie, les effets de l'idée du mérite peuvent être dévastateurs. Revenons à l'addiction. L'individu qui choisit de rentrer chez lui par le chemin habituel, quoique conscient qu'il prend le risque d'être tenté par la boisson, est considéré comme moins méritant parce qu'il ne fait pas l'effort d'agir dans le but de s'affranchir de son addiction. On dit qu'il ne veut pas vraiment guérir, qu'il manque de volonté, voire qu'il fait exprès de prendre le chemin habituel parce que, de toute façon, il a déjà décidé qu'il ne s'en sortirait pas. Tôt ou tard, lui-même y croit. Sa culpabilité est renforcée, sa confiance en soi et son estime de soi diminuent, ce qui affaiblit encore sa volonté. Se met alors en place un cercle vicieux.

Le mérite : mais c'est quoi au fait ?

« On y croit [...]. » Certains élèves affirment croire au mérite.

« La société a défini le mérite. » (**Lucie**, 1GB) Comment l'a-t-elle défini ? **Mathéo** (1GB) est sommé de répondre : « Le mérite correspond à un effort quelconque assez prononcé qui permet d'atteindre un objectif. C'est un lien entre un effort et une sanction, positive ou négative. » Les deux grandeurs mises en relation pour définir le mérite, effort et rémunération, posent chacune un problème majeur.



D'une part, cette définition présuppose que l'on peut quantifier « la dose d'effort fournie » (**Salomé**, 1GB). Le premier point d'achoppement du mérite est donc sa quantification, soit l'attribution d'une valeur numérique

qui permettrait, entre autres, de comparer objectivement les mérites de différents élèves à l'école, d'étudier l'évolution du mérite dans le temps, ce qui trancherait définitivement cette brûlante question, rappelée par **Thomas** (TSTI2D2) : « Avant, le bac était le diplôme d'une élite, de nos jours, tout le monde l'obtient. Le bac est-il devenu moins méritant ? » Il faudrait alors un outil de mesure de l'effort. Mais, pour le mettre en place, comment décide-t-on que tel effort correspond à telle valeur ?

D'autre part se pose la question des critères de rémunération. Son échelle de valeurs est, dans l'idéal, proportionnelle à l'échelle de valeurs de l'effort. De plus, la nature de la rémunération peut varier. Elle peut être financière (salaire, prime, indemnisation), symbolique (médaille, décoration, hommage), psychologique (reconnaissance des pairs, estime de soi). Cela semble problématique et divise les élèves, ne serait-ce que d'un point de vue numérique. **Erwoan**, TSTI2D2 : « Un pompier mérite un salaire plus élevé car il exerce un métier à risque. » **Prométhée** (TGA) n'est pas de cet avis : « Quand il éteint le feu, il fait juste son travail. » Par ailleurs, « un ouvrier est très exposé au risque d'accident du travail ». **Alessio** (1^{er}3) résume bien le problème : « Le mérite est une notion arbitraire, relative. » Si le pompier mérite un salaire plus élevé, alors c'est l'esprit de sacrifice qui est récompensé. Et si, comme le dit **Justine** (TGD), « le mérite repose sur le libre arbitre, critère de responsabilité et de liberté totale des choix », alors le pompier a librement choisi d'être altruiste, au point de « prendre le risque de mourir pour sauver quelqu'un ». Choisit-on d'être altruiste ? Plus généralement, choisit-on d'être comme on est ?

Le mérite : mais ça existe au moins ?

Une autre manière de traduire « on y croit sans y croire » est : « On sent qu'il n'a aucun sens, mais on y tient. »

Au lancement du débat, à la question d'Ulysse Vannière « Pensez-vous que quelqu'un qui est puni ou récompensé l'a vraiment mérité ? », **Floriane** (1STI2D4) répond : « Quand un enfant ou un élève fait une bêtise, il doit être puni, ne serait-ce que pour comprendre que ce qu'il a fait n'est pas bien. » **Samy** (1^{er}2) rétorque : « Quelque chose l'a poussé à agir. Il n'a pas eu le choix. Il ne mérite donc pas sa punition. » La pédopsychiatrie concorde au moins sur un point : certaines bêtises sont poussées par le besoin d'attirer l'attention des adultes, même lorsque l'enfant en connaît les conséquences : punitions. On voit donc poindre l'idée de non-sens du mérite dès le début du débat. Et quand il est question de justice les esprits s'échauffent quelque peu. **Evan** (1STI2D1) nous rappelle que la peine pour un meurtre est ajustée selon les circonstances : « Si on tue sous la menace (légitime défense) ou parce qu'on est fou, ce n'est pas comme tuer de sang-froid. » Cela suppose que l'on connaisse toutes les circonstances, que l'on connaisse parfaitement les conditions, tous les paramètres, et que l'on sache dans quelle mesure ils influencent la décision du tueur. Ce serait l'omniscience au service de la justice. Par conséquent, même « chez le tueur de sang-froid, il y a de possibles circonstances atténuantes : il faut examiner son passé », nous dit **Ilan** (2nde8). **Clément** (1GB) va plus loin : « La frustration répétée peut conduire à la folie, qui peut elle-même conduire au meurtre. On ne choisit pas de devenir fou. » Cette omniscience conduirait à des principes d'application des peines universels : les mêmes partout et tout le temps. On en est loin. Par exemple, la prise en charge des pédophiles diffère selon les pays. En France, ils sont placés en détention et certains sont libérés pour bonne conduite (il n'y a pas d'enfants dans les prisons). Il y a alors récurrence. En Belgique, ils vivent normalement mais sont isolés de la société de façon définitive. Les Belges semblent plus enclins à penser qu'un pédophile est « malade » (**Salomé**, 1GB), et non responsable. **Natacha** (2nde16) cite alors Schopenhauer qui avait pressenti cette subtilité : « On choisit selon ses désirs mais on ne choisit pas ses désirs. »

« Mais on y tient. » Ulysse Vannière et Damien Delage posent la question clairement aux jeunes. « Pourquoi tient-on tant à l'idée du mérite ? Pourquoi y croit-on ? »

« Le mérite est quelque chose qui justifie les inégalités. » Le premier sens du mérite est donc de fournir des repères dans un monde chaotique et de donner du sens à ce qui arrive, voire une logique : « C'est inconscient. Plus on fait d'études, plus on a un salaire élevé. » (**Tiney**, 1STLA) Inconscient. On a presque nommé l'inconscient méritocratique.

Le deuxième sens de cet inconscient méritocratique est celui d'argument historique pour la société, bourgeoise, dont les structures mentales se sont développées sur l'idée du mérite, avec le concours de l'école républicaine : « Le mérite est un auto-motivateur. Si j'ai de mauvaises notes, alors je travaillerai plus. » (**Prométhée**, TGA) En effet, sous l'Ancien Régime, la naissance justifiait les différences, appelées aujourd'hui inégalités. Les nobles avaient des privilèges. Après la Révolution, le mérite déterminait les droits et les devoirs de chacun. C'est pourquoi nous sommes très attachés à cette valeur.

Le troisième sens du mérite est peut-être biologique. L'illusion du mérite serait naturellement en l'homme. **Thomas** (TSTI2D2) : « D'où vient le mérite ? Je pense qu'il est naturel. Après la chasse, un individu a la part du lion dans le groupe. » Ainsi, le mérite serait nécessairement présent dans les groupes d'individus, puisqu'il est une conséquence des différences voire des inégalités entre individus. **Yaelle** (TGC) le formule autrement : « C'est l'admiration que suscitent certains individus qui conduit à la notion de valeur sur les productions et, par conséquent, à la notion de mérite. » Autrement dit : chez les animaux, l'individu dominant, qui protège le groupe, a droit à plus de nourriture ; chez les humains, les individus dotés de « qualités de "bonne éducation", voire de sagesse et d'expérience, [peuvent] accéder aux positions dominantes ». [1] Allons plus loin avec ce que dit **Samy** (1^{er}2) : « Quelqu'un mérite la nationalité car il est né ici, mais c'est un héritage. Or on ne choisit pas sa naissance. » Dans le règne animal,

l'arrivée d'un nouvel individu dans un groupe est littéralement soumise à conditions. Cela permet la survie du groupe. Ce qui pousse l'individu à se soumettre aux lois du groupe ? Sa propre survie. Il est trop vulnérable s'il reste isolé. Ce schéma peut être appliqué aux sociétés humaines, groupes plus grands mais, eux aussi, naturellement hostiles aux nouveaux arrivants. Ces derniers doivent donc mériter leur place. Ici, le mérite a deux fonctions : assurer la survie du groupe qui s'agrandit ; justifier *a posteriori* les efforts que doivent fournir les « gens qui ne sont pas nés ici. »

Quatrième traduction de « on y croit sans y croire » ? Le mérite est injuste mais la société ne saurait s'en passer.

Conclusion

« Le mérite présuppose la volonté pure. Or elle n'existe pas. Que se passe-t-il dans ton cerveau quand tu décides de faire ou de ne pas faire une chose ? », demande Damien Delage. Que se passe-t-il dans le cerveau de l'élève qui a envie de travailler et de réussir ? Et dans le cerveau du buveur qui veut s'en sortir mais qui n'y parvient pas ? Des neurologues ont montré que la prise de décision est biaisée par une dissociation et donc une compétition entre « les valeurs que nous donnons à des situations et les valeurs que nous donnons aux actions pour les atteindre ou les éviter ». [2] Ainsi, si la valeur travail est trop petite pour l'élève, alors l'envie de réussir ne suffira pas à le motiver. De même, si la valeur que le toxicomane accorde à l'abstinence est trop petite, alors l'envie de guérir ne suffira pas.



« Quand le mérite apparaît-il ? », avait demandé **Natacha** (2^{de}16). La volonté étant le produit de phénomènes cérébraux, eux-mêmes le produit d'événements extérieurs, le mérite n'est plus qu'un maillon dans une chaîne complexe de causalités, la décision n'est plus l'origine de l'action. Comme le rappelle Ulysse Vannière, citant et interprétant Spinoza : « "L'être humain n'est pas un empire dans un empire." L'homme appartient à la Nature. Il est donc, lui aussi, soumis aux lois de la Physique. » Si le mérite n'existe pas, alors il faut porter un nouveau regard sur nos propres actions et sur celles des autres. Les conséquences sont colossales. On ne doit plus juger une personne (même au tribunal), on doit s'attacher à la comprendre, c'est-à-dire identifier tout ce qui l'a poussée à agir de la sorte, toutes les causes de son acte... Omniscience. Comme nous le rappelle Damien Delage, Spinoza nous y invite : « Ne pas se moquer, ne pas déplorer, ne pas détester, mais comprendre. »

A ces derniers mots, quelques élèves applaudissent. Ils ne sont donc peut-être pas tous frustrés. Après m'être évertuée, pendant deux heures, à prendre des notes, je lève la tête et mes yeux balayent la pièce : les jeunes philosophes tacites qui s'étaient placés derrière la fenêtre sont encore là.

Quel succès !

De notre frustration

Comme promis, je vais démontrer que notre frustration est un signal positif.

D'une part, le thème du jeudi 19 mai 2022 était : « L'idée du mérite a-t-elle un sens ? » Les circonstances de ce débat étaient telles que le mot « mérite » n'a pas été défini par les animateurs. C'est une très bonne chose. Si le mot « sens » choisi dans la formulation du thème signifie « signification », alors c'était bien aux élèves de proposer une définition spontanée du mérite. Et ils en ont proposé plusieurs en fonction de leur sensibilité individuelle, ce qui a ouvert davantage de pistes de réflexion qu'attendu par les animateurs. L'effet collatéral est que « nous ne sommes pas allés au fond des choses », comme l'a dit, entre autres frustrés, **Lucie** (1GB). Mais, amorcer des réflexions dans les jeunes cerveaux, n'est-ce pas une vocation du Café Philo ?

D'autre part, le nombre important de participants, issus de tous niveaux (seconde, première, terminale) et de toutes filières (professionnelle, générale et technologique), a conduit à un débat animé, à des réactions aux idées par des idées. Des mains étaient levées en permanence pour demander la parole. Ceux qui n'ont pas parlé n'en pensaient donc pas moins. Encore une fois, mission accomplie ! Le nombre élevé de participants volontaires a poussé les animateurs à réguler la prise de parole de façon rigoureuse. Plusieurs chemins de pensée ont alors été parcourus de façon simultanée : les élèves ont sauté de l'un à l'autre en « revenant sur ce que disait untel », ignorant parfois les questions des animateurs visant à creuser une idée, ne ménageant pas la frustration des adultes ! Les jeunes se sont littéralement approprié la question. N'est-ce pas une vocation du Café Philo ?

La frustration est un symptôme peu agréable, certes, mais c'est ici un symptôme de réussite. CQFD.



Remerciements

Au nom de l'ensemble des participants au Café Philo, qu'ils soient adultes ou futurs adultes, l'auteur remercie sincèrement et chaleureusement : M. Norbert Samouna pour avoir relancé le Café Philo au lycée Paul-Langevin, organisé et animé cette édition du 19 mai, photographié et filmé des scènes de cette édition ; M. Trévisan, Proviseur, pour avoir permis l'existence de ces temps de réflexion dédiés aux élèves, pris du temps pour venir apprécier l'intérêt et l'utilité de cet événement local ; les élèves référents de la MDL, Floriane, Erwoan et Tristan, pour avoir participé à l'aspect « logistique » du Café Philo ; M. Ulysse Vannière, M. Thibaut Magnier et M. Damien Delage pour avoir formulé le thème de cette édition, animé la séance du 19 mai ; M. Thomas Nowicki, Mme Stéphanie Devarenne, M. Florent Commère et M. Gautier Dreuil pour avoir grossi les rangs des professeurs de sciences dites « dures » dans un débat qui, selon son appellation, se veut interdisciplinaire ; M. Michel Olechny pour avoir mis en ligne sur le site web du lycée le compte-rendu, les photographies et les vidéos du Café Philo du jeudi 19 mai 2022.



Références

[1] Le mérite est-il une illusion ? Les Echos, 11 juin 2021.

[2] Mon cerveau et ses biais dans la prise de décision, A. Enard, T. Viéville, Le Monde, 23 avril 2021.